

LA PERFIDIE DE LOUIS XVI DÉVOILÉE PAR LUI-MÊME ; ET LA FRANCE SAUVÉE PAR L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

ROI parjure et perfide, que viens-tu de faire ? Tu as donc voulu prouver à la France indignée tes horreurs et tes crimes ? Stupide Monarque ! homme sans honneur et sans ame, tu es désespéré de voir tes complots découverts !

Tes intelligences avec les ennemis des François sont aussi claires que le jour. Tes collusions avec le Cabinet Autrichien sont universellement connues.

Tu avois appellé près de toi des Ministres perfides, la Nation t'a forcé de les chasser et de les remplacer par des Ministres patriotes, que tu as osé renvoyer par représaille. Tu crois donc abuser toujours nos sages Législateurs ? Tu espères encore, avec ta criminelle *Antoinette*, nous replonger dans les chaînes de l'esclavage, après nous avoir fait égorger par ses Autrichiens ? Quand tu as voulu la guerre ; tu avois tes desseins, que le plus borné des François a pénétrés ? Tu croyois aveuglément que tes crimes clandestins, tes crimes de lèze-Nation resteroient inconnus ? Que ton

erreur étoit profonde ! Que ton espérance étoit vaine ! Ignores-tu que tu as perdu pour jamais la confiance de la Nation Françoise ? Ne sais-tu, Roi parjure, que ta femme est perdue, sans retour, dans le cœur de ce Peuple généreux, dans le sang de qui elle voudroit se baigner ?

A quoi servent toutes tes nouvelles manœuvres, tes promesses, tes lettres et tes sermens ? Que tes serviteurs sont insensés dans les conseils qu'ils te donnent ! Que tu es sot toi-même de les croire ! Tu ne sais donc pas que nous avons sondé les replis de ton ame, que nous lisons dans tes yeux, que nous sommes instruits par tes confidens même de tes combinaisons, de tes projets, de tes entretiens et de tes desirs secrets ?

Tu as osé remercier tes trois derniers Ministres parce qu'ils étoient d'honnêtes gens et de vrais Patriotes. Leur service t'a déplu, parce que tu n'as pu les corrompre et les déterminer à trahir la Nation que tu voudrois ensévelir.

Penses-tu les remplacer par des monstres tels que toi? Non, tu te trompes : nous sommes clairs-voyans. Si tu rencontres des traîtres, ils ne feront qu'un saut du ministère au supplice, et sans doute ta fin sera sinistre et une leçon à tous les Potentats de l'univers. Tremble pour toi-même, tremble pour les jours de ton Antoinette et les tiens. Les forfaits sont tôt ou tard punis, et ton châtiment est certain, si tu ne cesses de nous persécuter, Je pleure sur tes égaremens et tes folies. Chaque jour je vois que tu creuses ton tombeau. Lis donc l'histoire des mauvais Rois, des Rois qui t'ont ressemblé, vois qu'elle a été la fin des plus coupables. Il est temps, si tu ne veux pas avoir le sort qu'ils ont mérité. Réflé-



chis et chasse tes conspirateurs, tes conjurés, ou tu es perdu. Tu as beau épuiser l'imagination des faux politiques, des ambitieux qui t'environnent, leurs avis ne serviront qu'à te plonger plutôt dans le précipice qu'ils te creuseront.

Et vous, mes chers Concitoyens, conservez toujours votre fermeté! conservez vos prérogatives. Combattez le despotisme et les despotes, pour assurer, pour cimenter votre liberté, pour affermir notre nouvelle Constitution. Vous êtes (il est vrai) malheureux, vous gémissez dans l'infortune. Pour terminer les calamités du temps, écrasez les sang-sues, les persécuteurs, les oppresseurs, et au siècle de fer vous verrez succéder les beaux jours de l'âge d'or.

Gardez-vous, mes chers compatriotes, de prêter l'oreille aux vaines clameurs de quelques libellistes soudoyés pour répandre les allarmes dans les cœurs des citoyens, en annonçant que *tout est perdu, qu'il n'y a plus de ressources, que c'en est fait de l'Empire François, que la Patrie est dans le plus grand danger, que nous touchons à l'instant d'une contre-révolution funeste qui ensévelira sous les décombres du patriotisme les Enfans de la Capitale et nos Frères des Provinces Françoises.*

Que signifient ces rumeurs insensées, émanées du cerveau de plusieurs phrénétiques intéressés à vendre des libelles effrayans pour subsister et mettre à profit la crédulité des ames sans énergie, et des têtes foibles ?

Où sont (je ne dis pas les preuves) mais seulement les probabilités des raisonnemens qu'ils font.

Depuis plus d'un an une multitude de plats Ecrivains, de faux politiques, de journalistes, de feuillistes maniaques nous ont présagé cent

événemens désastreux, mille catastrophes sanglantes, des scènes cruelles, des guerres civiles, des hostilités étrangères. A quoi ont abouti ces prédictions menaçantes ? De quels fléaux avons-nous été victimes ?

Quelques mutins, quelques forcenés, sans consistance, sans appui, ont voulu troubler l'ordre de la société, on les a faits sur le champ rentrer dans le devoir. Des Régimens mal conseillés ont tenté de se révolter, ils ont été punis. Quelques Parlemens, quelques Municipalités se sont refusés à reconnoître l'autorité suprême de la Diete auguste, on les a anéantis, supprimés. N'est-il pas arrivé dans tous les temps des révoltes, des insurrections ? N'est-il pas dans le cours des événemens que les hommes divisés d'opinions s'entre-battent, se font même la guerre pour triompher les uns des autres ?

Mais toutes ces scissions ne sont que particulières et n'influent point sur un état bien discipliné, qui reconnoît des loix, qui leur obéit.

Jusques à ce moment avons-nous vu nos Provinces armer les unes contre les autres ? Quelles sont les villes Françoises qui, arborant le drapeau de Mars, sont venues attaquer les cités voisines ? Quel incendie allumé par des mains criminelles a détruit dans nos granges nos récoltes ou nos moissons ? Où sont les Bataillons qui devoient inonder nos plaines, ravager nos campagnes, égorger nos cultivateurs et ne remplir les hameaux et les chaumières que des spectacles de leur rage et de la mort ?

O Paris, ô ma patrie ! c'est dans ton enceinte superbe que j'ai reçu le jour ; pays délicieux, Reine de toutes les Capitales de l'univers, ne

devois-tu pas aussi être la proie des flammes ? et tes magnifiques monumens ne devoient-il pas crouler sur les corps expirans des Parisiens ?

Toutes ces horreurs ont été écrites, imprimées, publiées. Aucuns de ces désastres ont-ils eu lieu ?

Qui a multiplié ces fausses terreurs, ces bruits désolans ? Qui les multiplie encore ? Un *Marat*, homme noir et sinistre, sans lumières, sans principes, qui ne sachant pas même penser ni écrire, a cru se faire une réputation, en distillant chaque jour son fiel envénimé jusques sur les premiers serviteurs de la patrie, jusques sur les colomnes les plus inébranlables de la Monarchie.

La France a rechauffé dans son sein des vipères (je le sais), quand elles ont été reconnues, on les a écrasées. *Flesselles*, *Delaunay*, *Foulon*, *Berthier* étoient des traîtres, des scélerats. Comment ont-ils fini ? Sans doute il existe parmi nous et dans l'Assemblée Nationale comme dans tous les autres Corps de l'Etat, des monstres, des ames pourries, des cœurs gangrenés ; mais leur destinée est affreuse. Ils seront démasqués, et leur supplice effraiera quiconque à l'avenir seroit tenté de nous trahir.

Paris et les provinces regorgeoient d'usuriers publics, d'accapareurs de denrées, ils ont été obligés de se sauver précipitamment pour se soustraire à l'ignominie d'une mort exemplaire et tragique.

S'il en existe encore parmi nous (et je suis enclin à le penser), ces hommes affreux sont obscurs, ils se cachent au grand jour, et n'osent pas même braver les soupçons du crime.

Les sots, les gens mal intentionnés ont crié,

ont murmuré, ils clabaudent même encore contre l'Assemblé Nationale. Je veux bien qu'il se rencontre dans un si grand nombre de Députés quelques hommes qui ayent cédé à l'appât de la séduction et de l'or, qui se soient révoltés quand on a mis un frein à leur ambition, à leur vanité. Cette résistance étoit assez naturelle de la part de ces hommes accoutumés à jouir de toutes les prérogatives, qui se croyant pétris d'un autre limon que nous, prétendoient dominer et tout avoir ; qui, n'ayant été élevé qu'avec des idées d'injustice et de fausse gloire, idées fortifiées par la plus mauvaise éducation, par la mollesse et l'oisiveté, s'imaginoient que la nature ne nous avoit donné l'être que pour leur servir de jouets et ajouter à leurs plaisirs. Ces erreurs profondément enracinées les ont nécessairement rendus cruels et présomptueux.

Il n'étoit question que de les détromper en les dépouillant, en les dépossédant de leurs titres fastueux.

L'Assemblée Nationale n'a-t-elle pas fait l'un et l'autre? N'a-t-elle pas dépouillé le Clergé de ses rapines ? N'a-t-elle pas abaissé la noblesse ? Ces deux Corps si riches, si puissans existent-ils encore ? Non sans doute, puisque tous les membres de l'Etat ne sont plus que des citoyens égaux.

Les Parlements jouoient la Nation. Mais la Nation ne les joue-t-elle pas à son tour, les ayant chassés ? Toutes les Cours souveraines tyrannisoient le Peuple, eh bien le Peuple s'en est vengé, il les a anéanties.

Les Financiers ont pillé, ont volé l'Etat (cela est vrai) ; mais laissez faire l'Assemblée Natio-

nale. Ces traitants insatiables seront dépouillés et chassés. Nos sages Législateurs ne peuvent pas faire tout-à-la-fois.

Examinons ce qu'ils ont fait, nous verrons qu'ils ont écrasé les hydres qui nous affamoient, nous asservissoient, au point de nous dégrader du titre d'hommes.

Tout ce qui a été détruit, sera remplacé par le mieux possible.

Mais les aristocrates (me dit-on) ont le dessus: leur parti l'emporte dans le synode national.

Cette assertion est ridicule, elle est absurde et de toute impossibilité dans l'exécution. Qu'on me cite donc un seul point discuté, dans lequel le peuple n'ait pas fait la loi.

Le peuple a abbattu les grands, il a dépouillé le Clergé, il a chassé tous les Tribunaux, il a anéanti les Ministres et leurs adhérents. Il va d'un clin d'œil faire disparoître les sang-suës publiques. Tous les efforts qu'on a fait, qu'on fera, seront inutiles pour arrêter l'exécution des décrets de ce même peuple, avec qui la Noblesse et le Clergé dédaignoient de communiquer et de délibérer dans les premiers temps des Assemblées Nationales.

COUPLETS PATRIOTIQUES.

Air : *Vous voulez me faire chanter*.

AYEZ, mes chers Concitoyens,
Ayez grande espérance ;
Après la misère, les biens
Abonderont en France :
Si le plus perfide des Rois
Toujours nous persécute,
Nos Législateurs et nos droits
Opéreront sa chûte.



L'homme n'est pas fait pour servir,
Ni pour avoir de Maîtres,
Et s'il est contraint d'obéir,
Ce n'est pas à des traîtres.
La sagesse doit le guider,
Le reste est arbitraire,
Celui qui veut le commander,
Doit lui servir de père.



Tout Peuple, en se nommant des Rois
Doit conserver ses titres :
Il faut que la raison, les loix
Soient seules ses arbitres.
Défendons notre liberté
Dans le siècle où nous sommes ;
L'indépendance et la gaîté
Font le bonheur des hommes.



Soyons libres, soyons François,
Aimons-nous comme frères ;
Rentrons fièrement dans les droits
Qu'avoient perdus nos pères.
Brisons les idoles du tems,
Il nous faut les abbattre,
Les Monarques sont des tyrans
Que nous devons combattre.

F I N.

De l'Imprimerie de JEAN RAOUX, rue du
Chat qui pêche.